

Le Bonnet Rouge

DIRECTION & PUBLICITE
14, rue Drouot (Paris 9)
Téléph. : CENTRAL 69-70

Quotidien Républicain du soir

RÉDACTION & ADMINISTRATION
142, rue Montmartre (Paris 2)
Téléph. : CENTRAL 80-82

Abonnements : Paris 20 fr. ; Départements 24 fr. ; Étranger 32 fr.
Les abonnements pour 6 mois sont reçus

5 centimes — PARIS ET DÉPARTEMENTS — 5 centimes

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

Pour la Publicité s'adresser à la Direction
14, rue Drouot, Paris (9^e)

Sauvegardons notre capital humain

par M. Georges BEAUVISAGE

Avant la guerre qui nous a si brutalement surpris l'été dernier, et au cours de la discussion de nos lois militaires successives, il semble que l'on n'ait pas prévu le moins du monde un certain nombre de problèmes, qui se présentent aujourd'hui devant nous, comme conséquences fatales des événements, et auxquelles nous nous voyons contraints d'improviser hâtivement des solutions.

Avant la guerre qui nous a si brutalement surpris l'été dernier, et au cours de la discussion de nos lois militaires successives, il semble que l'on n'ait pas prévu le moins du monde un certain nombre de problèmes, qui se présentent aujourd'hui devant nous, comme conséquences fatales des événements, et auxquelles nous nous voyons contraints d'improviser hâtivement des solutions.

Avant la guerre qui nous a si brutalement surpris l'été dernier, et au cours de la discussion de nos lois militaires successives, il semble que l'on n'ait pas prévu le moins du monde un certain nombre de problèmes, qui se présentent aujourd'hui devant nous, comme conséquences fatales des événements, et auxquelles nous nous voyons contraints d'improviser hâtivement des solutions.

Avant la guerre qui nous a si brutalement surpris l'été dernier, et au cours de la discussion de nos lois militaires successives, il semble que l'on n'ait pas prévu le moins du monde un certain nombre de problèmes, qui se présentent aujourd'hui devant nous, comme conséquences fatales des événements, et auxquelles nous nous voyons contraints d'improviser hâtivement des solutions.

Avant la guerre qui nous a si brutalement surpris l'été dernier, et au cours de la discussion de nos lois militaires successives, il semble que l'on n'ait pas prévu le moins du monde un certain nombre de problèmes, qui se présentent aujourd'hui devant nous, comme conséquences fatales des événements, et auxquelles nous nous voyons contraints d'improviser hâtivement des solutions.

Avant la guerre qui nous a si brutalement surpris l'été dernier, et au cours de la discussion de nos lois militaires successives, il semble que l'on n'ait pas prévu le moins du monde un certain nombre de problèmes, qui se présentent aujourd'hui devant nous, comme conséquences fatales des événements, et auxquelles nous nous voyons contraints d'improviser hâtivement des solutions.

Avant la guerre qui nous a si brutalement surpris l'été dernier, et au cours de la discussion de nos lois militaires successives, il semble que l'on n'ait pas prévu le moins du monde un certain nombre de problèmes, qui se présentent aujourd'hui devant nous, comme conséquences fatales des événements, et auxquelles nous nous voyons contraints d'improviser hâtivement des solutions.

Avant la guerre qui nous a si brutalement surpris l'été dernier, et au cours de la discussion de nos lois militaires successives, il semble que l'on n'ait pas prévu le moins du monde un certain nombre de problèmes, qui se présentent aujourd'hui devant nous, comme conséquences fatales des événements, et auxquelles nous nous voyons contraints d'improviser hâtivement des solutions.

Avant la guerre qui nous a si brutalement surpris l'été dernier, et au cours de la discussion de nos lois militaires successives, il semble que l'on n'ait pas prévu le moins du monde un certain nombre de problèmes, qui se présentent aujourd'hui devant nous, comme conséquences fatales des événements, et auxquelles nous nous voyons contraints d'improviser hâtivement des solutions.

Avant la guerre qui nous a si brutalement surpris l'été dernier, et au cours de la discussion de nos lois militaires successives, il semble que l'on n'ait pas prévu le moins du monde un certain nombre de problèmes, qui se présentent aujourd'hui devant nous, comme conséquences fatales des événements, et auxquelles nous nous voyons contraints d'improviser hâtivement des solutions.

Avant la guerre qui nous a si brutalement surpris l'été dernier, et au cours de la discussion de nos lois militaires successives, il semble que l'on n'ait pas prévu le moins du monde un certain nombre de problèmes, qui se présentent aujourd'hui devant nous, comme conséquences fatales des événements, et auxquelles nous nous voyons contraints d'improviser hâtivement des solutions.

Avant la guerre qui nous a si brutalement surpris l'été dernier, et au cours de la discussion de nos lois militaires successives, il semble que l'on n'ait pas prévu le moins du monde un certain nombre de problèmes, qui se présentent aujourd'hui devant nous, comme conséquences fatales des événements, et auxquelles nous nous voyons contraints d'improviser hâtivement des solutions.

LA GUERRE

D'une semaine à l'autre nos succès s'accroissent

Nos commentaires quotidiens nous ont montré l'importance et la solidité de notre avance sur le front occidental.

Nos succès hebdomadaires ne peuvent que confirmer ce que nous avons chaque jour affirmé. Hier encore, nous étions amenés à écrire : Les armées allemandes sont, — on peut le proclamer d'ores et déjà — vaincues sur le théâtre occidental de la guerre.

Nous avons développé les raisons qui justifient, à nos yeux, cette conviction, nous n'y reviendrons pas aujourd'hui. Qu'il nous soit cependant permis de compléter notre pensée en ajoutant que la supériorité de notre situation stratégique s'affirme chaque jour davantage et qu'elle ne saurait tarder à devenir écrasante pour l'ennemi.

Il ne faut pas oublier que la solidité au front allemand tenait essentiellement à la solidité de ses attaches stratégiques. Or l'adversaire perd l'une après l'autre ses précieux points d'appui. Ce furent successivement l'éperon fortifié des Eparges, commandant un large secteur de la Woëvre faisant face au camp retranché de Metz, puis, à peu près au même moment, les importantes hauteurs de Hartmannswillerkopf, ensuite l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette. Enfin le communiqué de la nuit nous apprend qu'un tir d'artillerie précise de nos batteries d'artillerie lourde a partiellement détruit les fameuses grottes de Pasty, qui servaient d'abri aux troupes ennemies.

Notons en passant que ces « grottes » que les guides qualifient très sérieusement de « fort antiques », ne sont en réalité que de très anciennes carrières utilisées comme habitations par de très modernes troglodytes. Pasty, comme d'ailleurs la plupart des localités de cette région de l'Île-de-France, abonde en vestiges historiques. C'est ainsi qu'on retrouve à proximité des grottes, les restes d'un cimetière celtique, d'un camp gaulois et d'une voie romaine.

Mais revenons à l'importance militaire de la destruction de ces souterrains. Les plateaux calcaires du Soissonnais sont entièrement sous-minés et les interminables souterrains ouverts par l'exploitation de la pierre de construction constituent d'immenses « terriers », dans lesquels l'ennemi se blottit depuis sa défaite de la Marne et qu'il a, de ce fait, aménagés en véritables forteresses.

On conçoit ainsi que cette région constitue pour nos adversaires un point d'appui précieux. On conçoit de même l'importance qui se rattache à la destruction de ces abris, contre lesquels se briseraient inévitablement les attaques d'infanterie les plus hardies et les mieux préparées.

La tâche est apparue à l'artillerie lourde et aux sapeurs du génie. Ainsi les hideux tentacules de la pierre germanique sont tranchés l'un après l'autre.

Sur le front oriental, les opérations prennent de plus en plus un caractère de gravité qui ne doit échapper à personne.

Dans les Carpathes, nos alliés poursuivent la conquête méthodique du massif des monts Beskides et progressent jusqu'aux abords de la passe d'Uzsoh. En Galicie orientale, la situation est beaucoup plus complexe et le localisme des communiqués russes augmente encore l'incertitude sur son sujet.

Il est de toute évidence que les Russes ont peine à contenir la poussée austro-allemande dans la région de Strij et que celle-ci poussée a pour but de contourner l'aile gauche de nos alliés.

Le plan est habile et convenablement exécuté jusqu'ici ; il est peu probable, cependant, que sa réalisation se poursuive plus avant, nos alliés disposant des ressources suffisantes pour enrayer l'offensive ennemie sur un terrain convenablement préparé.

Ici encore, il faut savoir attendre et surtout ne pas préjuger sur les silences, les arrêts ou même les contre-temps.

Si la supériorité de nos alliés est désormais acquise sur le front occidental, elle ne l'est pas moins — bien que d'ordre différent, peut-être — sur le front oriental. La grande force de nos alliés est de pouvoir renouveler leurs forces au fur et à mesure qu'elles s'épuisent. Cette puissance n'appartient qu'à eux et contre elle la science militaire allemande ne peut rien.

UNE ÉTRANGE NEUTRALITÉ

Nos Blessés Militaires conduits à la Messe

En plein cœur de Paris

Nous avons signalé à plusieurs reprises les violations flagrantes de la neutralité religieuse dans les hôpitaux militaires. Nous avons montré, par des lettres de soldats, de quelle façon nos blessés sont traités dans certaines formations sanitaires. La liberté de penser n'est pas respectée. Toutes les petites faveurs sont entre les mains des sœurs et des dames pieuses qui s'arrangent à ne les distribuer qu'aux catholiques convalescents.

Pour avoir le droit de sortir, il faut aller à la messe. Pour obtenir une permission, il faut lire les bonnes feuilles. L'ingérence cléricale dans les hôpitaux est devenue exagérée à un tel point qu'il fallut que le général Saisset-Schneider intervint par une décision énergique pour empêcher les dames de Fontainebleau de convertir au christianisme les musulmans en traitement dans cette ville !

Cette propagande outrancière s'accomplit aussi à Paris.

Des habitants du 11^e arrondissement nous ont mis au courant de scènes qui s'accomplissent tous les dimanches dans ce coin de Paris républicain et socialiste.

Venez dimanche matin, nous on-le dit, vous verrez comment les sœurs conduisent à la messe de l'église Saint-Marguerite les soldats de l'hôpital Villemin.

A Sainte-Marguerite

Une petite église de quartier, 9 heures du matin. Sous la conduite d'une énorme sœur à stature de cuirassier, une centaine de soldats pénètrent dans la maison du Seigneur. Valides et blessés, ils ont tous à la main des chansons religieuses et des cantiques de l'Œuvre Saint-François de Sales. On les fait asseoir au milieu de l'église. Deux d'entre eux, un fantassin et un marin sont installés dans les chaises des marguilliers, à côté desquelles s'étaient deux drapeaux tricolores à l'effigie du Sacré-Cœur de Jésus.

La messe commence. Un soldat à fortes moustaches entonne, d'une voix mâle, le *Pater noster*. L'orgue joue les chants sacrés. Devant l'autel, maniant l'encensoir, accomplissant les fonctions d'enfant de chœur, un apercuis, avec surprise, un gailleur en tenue gris-bleu, qui a conservé pour la cérémonie ses molletières, son ceinturon et sa balonnette.

Les cantiques

Mais soudain, sur un geste de la sœur, les soldats se sont levés et, s'accompagnant à l'aide de tambours et de clairons, ils échantonnent en chœur :

« Sonnez fanfares triomphantes,
Tonnez canons. Balez tambours,
Montez flammes étincelantes.
Jusqu'au sommet de nos deux tours.

Au milieu de l'assistance recueillie, un prêtre fait la quête. Comme il passe à côté des soldats, quelques-uns d'entre eux, avec gêne, donnent leurs gros sous, et le prêtre empoche l'argent. Le sermon d'usage

est fait par le curé-doyen de Saint-Marguerite.

« La communion va avoir lieu, dit-il. Nos soldats participeront à cette solennité. »

Un nouvel ordre de la sœur. Pour la deuxième fois, les soldats se lèvent. Accompagnés par l'harmonium de la religieuse, tandis qu'un soldat de la 22^e section bat la mesure, nos blessés chantent :

Le vaisseau La France,
N'ayant plus à bord
La foi, l'espérance,
A quitté le port.
Sancia Maria !
O Marie Stella,
La France sans toi périra
Veille sur elle, O Marie Stella !
Grâce pour la France
Et plus pour nous !

Pour une permission

On sait dans le quartier pourquoi nos soldats vont à la messe et chantent ces cantiques. Les blessés hospitalisés à l'hôpital populaire de la rue de Charonne ne peuvent sortir qu'entre une heure et trois heures. Ceux qui promettent de participer à la cérémonie dominicale ont l'autorisation de se rendre aux répétitions qui se donnent dans un local du quartier. Au lieu de rentrer à trois heures, ils reviennent à l'hôpital à 6 h 30. Après la messe du dimanche, nantis d'une permission en règle, nos soldats s'en vont libres.

Cette mesochorée cléricale ne doit pas continuer plus longtemps. La direction de l'hôpital Villemin n'appartient pas au curé de l'église Saint-Marguerite.

Il y a, à la tête de cette formation sanitaire, un médecin chef qui a le droit et qui a le devoir de s'opposer à ces pratiques contraires à la liberté de pensée.

Léo Poldès.

Ils font rieuse à l'Angleterre

Un mouvement très fort pour la paix se développe en Allemagne. La Censure permet maintenant aux journaux d'aborder ce sujet interdit il y a peu de temps.

La baine de l'Angleterre est encore à l'ordre du jour, mais le cri « Dieu punira l'Angleterre ! » paraît plutôt un cri fanatique qu'une prière.

La Gazette de la Croix (semi-officielle) dit que des influences s'emploient à assurer une réconciliation avec l'Angleterre en permettant à l'Angleterre de réaliser toutes ses aspirations dans cette guerre.

Les *Vorwaerts* commentent les bruits de paix, écrit :

« Nous ne pourrions qu'être trop heureux et les influences pacifistes qui travaillent cherchent à parvenir à une entente avec les Anglais. L'approbation des masses de la population allemande ne leur manquera pas. »

CE JOURNAL NE DOIT PAS ÊTRE CRIÉ

Le Bois Brûlé pris d'assaut par nos Troupes

Un Régiment de Héros

La prise du Bois jaune Brûlé

C'est une affaire du mois dernier ; mais il n'est pas trop tard pour en parler encore, puisqu'elle fut un succès brillant, riche en leçons d'héroïsme.

Le Bois jaune Brûlé était situé — car de ses arbres, il ne reste aujourd'hui ni feuilles, ni branches, ni troncs — un peu à l'ouest de cette cote 196, que nous avons élevée à l'ennemi au mois de mars, sur la ligne des crêtes au nord de Mesnil-les-Hurles.

Un de nos régiments d'infanterie, qui avait reçu l'ordre de le prendre d'assaut, s'en rendit maître en quatre jours. Il perdit du monde, mais s'empara du bois, gagnant d'un seul bond près d'un kilomètre en profondeur sur six cents mètres de front.

Les défenses allemandes

Le Bois jaune Brûlé était un rectangle de sept cents mètres de long sur six cents mètres de large orienté N.-S., sur les pentes méridionales de la hauteur 196.

Les Allemands l'avaient savamment machiné. C'était un dédale de tranchées, de boyaux, de fils de fer, d'abris blindés recouverts de quatre mètres de terre ; tout cela fondé dans la grisaille du paysage champenois, sans rien de saillant qui pût guider le tir de notre artillerie.

De nos positions, distantes de soixante à quatre-vingt mètres des lignes ennemies, nous distinguons une première tranchée face à nous, flanquée à l'est d'un abri à mitrailleuses ; en arrière, donc plus au Nord, une deuxième tranchée ; au centre du bois une sorte de réduit.

Plusieurs attaques avaient été dirigées contre cette organisation fortifiée ; elles avaient échoué, se brisant sur le glacis défilé de quatre-vingt mètres qui s'étendait au Sud du bois.

On décida donc d'attaquer le massif Est, de s'en approcher à la sape, de l'investir et ensuite de donner l'assaut à l'ensemble de la position.

Un heureux coup de main

Un heureux incident nous permit de gagner du temps.

Un de nos râteaux de sape déboucha dans une tranchée allemande de trois cents mètres de long, qu'occupait une section d'infanterie de la Garde.

Surprise par nos hommes, cette section fut presque anéantie à coups de grenade. Nous ne fîmes que trois prisonniers.

Maîtres de la tranchée, nous débouchâmes d'un seul coup sur les derrières de l'ennemi. L'heure de l'attaque en était avancée d'un quart.

Le surlendemain, on la déclanchait, un bataillon à droite, un à gauche, un en réserve. L'objectif final était la grande crête au nord du bois.

Nos fantassins, exaltés par l'idée d'avoir affaire à la Garde bondissante de leurs sapeurs avec un entrain admirable.

Les fusils, les balonnettes mêmes leur servent peu. C'est à coup de... grenades qu'ils opèrent.

Les défenseurs de la tranchée allemande sont débordés et maîtrisés. Ils réussissent à enlever leurs mitrailleuses et leurs canons revolvers. Mais leur tranchée est à nous.

Le bataillon de gauche, dès qu'il a vu son voisin de droite progresser, s'est à son tour porté en avant. Une lutte acharnée s'engage. Elle dure peu, mais elle est meurtrière.

L'ennemi désorienté recule et son repli devient une fuite. Le réduit allemand est à nous. Trente prisonniers restent entre nos mains.

Un régiment de la Garde décimé

Il s'agit maintenant de redresser vers le Nord le front d'attaque en s'appuyant sur la tranchée conquise. Le mouvement s'opère avec précision sous le feu de l'ennemi qui s'est ressaisi.

À la balonnette ou à la grenade, nos fantassins talonnent furieusement l'adversaire que se déclanche sur notre droite.

Pour tromper nos hommes, les soldats de la Garde ont revêtu des burnous de tirailleurs empruntés aux morts.

Sans ripier, nous nous organisons sur la position ennemie. Sage précaution, car à cinq heures du matin, une forte contre-attaque se déclanche sur notre droite.

Pour tromper nos hommes, les soldats de la Garde ont revêtu des burnous de tirailleurs empruntés aux morts.

La surprise est éventée et le feu de nos mitrailleuses en quelques minutes couche devant nos lignes quelques centaines de nouveaux cadavres. Le Bois jaune Brûlé est à nous.

L'attaque du Bois jaune Brûlé avait été menée avec un brio magnifique.

Nos troupes, à dire vrai, étaient exaspérées. Elles savaient que les hommes de la Garde avaient achevé, en les torturant, les blessés de la veille.

Il existe une photographie représentant un blessé français, la tête renversée par un canon de fusil, qui a fait éclater la boîte crânienne.

Plus des deux tiers d'un régiment de la Garde ont été anéantis en ce point. Nous avons eu trois cents tués dont plusieurs officiers.

Nos héros

Dans cette chaude affaire, que d'actions d'éclat seraient à relater !

Le capitaine Nicolet, malgré le feu intense des mitrailleuses et des canons-revolvers, arrive à la tranchée ennemie, le premier de sa compagnie ; il tombe sur le parapet allemand mortellement frappé.

Le capitaine Dufour, après l'assaut qu'il a conduit, est l'ardent organisateur du terrain conquis et des sorties qui repoussent

la contre-attaque : il est grièvement blessé.

Le sous-lieutenant Cordonnier, blessé deux fois, déjà cité à l'ordre, refuse de se laisser évacuer.

Le lieutenant Charuiez fait des prodiges à la tête de sa compagnie de mitrailleuses ; il est mortellement atteint.

Le sous-lieutenant Kammann, frappé à mort, lui aussi, tombe à genoux et, le bras tendu vers l'ennemi, crie de toutes ses forces : « En avant ! En avant ! »

L'adjudant Didier très grièvement blessé, pousse le même cri pour entraîner sa section.

Le sergent-major Remy, gravement atteint à la cuisse, reste au premier rang jusqu'à ce qu'une nouvelle balle le tue.

Le sous-lieutenant Quénu, grâce à son énergie qu'il communique à ses hommes les conduit et les maintient jusqu'à la deuxième ligne ennemie.

Le capitaine Degioanni, le premier à l'assaut, est abattu le premier et tombe grièvement atteint à la tête de sa compagnie.

Le sergent Burot est, tout au moment où il se dresse pour rallier ses hommes qui hésitent sous le feu des mitrailleuses.

Le sergent Beaumont, qui n'a plus que quelques minutes à vivre demande à son capitaine : « Y sommes-nous ? ». Et sur la réponse : « Nous y sommes », il s'affaisse en répondant : « Je meurs content ».

Le caporal Fontaine dénote un véritable héroïsme dans sa mission d'agent de liaison. Il transporte sous le feu ses camarades blessés.

Le soldat Tinchant, estimé de tous pour sa grande bravoure, sort le premier de la tranchée en criant : « Allez, les enfants ! En avant ! Vive la France ! Nous les tenons ».

Le soldat Ducarre, aussi audacieux que calme, monte sur le parapet allemand pour mieux repousser la contre-attaque et entraîne par ses cris ses camarades.

Le médecin aide-major Bedel, d'un dévouement et d'un entrain sans égal, accompagne l'attaque pour soigner plus vite les blessés et, blessé lui-même, refuse d'être évacué.

C'est par l'effort constant de ces héros et de leurs pareils que, depuis trois mois, sur tous les points du front, l'ennemi, impuissant à attaquer, recule et sent chaque jour s'imposer à lui notre supériorité matérielle et morale.

COMMUNIQUÉ OFFICIEL

TROIS HEURES

Une attaque allemande, préparée par un violent bombardement, a été prononcée par un bataillon contre nos positions au nord-ouest d'Orbey (Alsace). Elle a été repoussée. L'ennemi a laissé de nombreux morts devant nos tranchées. Nous avons fait une quarantaine de prisonniers.

Une héroïne à Memel

La presse allemande célèbre l'héroïsme d'une jeune téléphoniste de Memel. Le veille de l'invasion des Russes à Memel, neuf heures du soir, le maréchal von Hindenburg demanda à communiquer avec le bureau téléphonique de la ville, et à la jeune fille qui répondit à l'appel, il témoigna sa surprise et sa joie de constater qu'elle était restée avec ses compagnes de travail dans la ville menacée.

Et c'est pour cela que le prince Joachim vient de la remettre au souvenir de ce acte de bravoure une navette d'argent avec dédicace.

LA GUERRE EN CHANSONS

Conseil Discret

« Les autorités allemandes ont défendu aux soldats allemands de tenir désormais un agenda de notes au sujet de la guerre. »

« Les journaux »

Air : Ne parle pas, Rose, je t'en supplie

N'écris pas, soldats, en vous en priant,
Car nous traiter serait un grand péché !
Vos cruautés, toutes vos infamies
Il vaut bien mieux que ça reste caché !
Nous vous avions conseillé pour la guerre
De noter tous vos exploits, pas à pas ;
Mais, après tout, ça ne réussit guère :
N'écrivez pas, soldats, n'écrivez pas !

Nous avions cru marcher à la victoire,
Nous avions cru le triomphe acclamé.
Et nous comptions voir ces pages à gloire,
Sur les feuilles de nos « s » ceptiques ;
Mais, aujourd'hui, vos tristes nouvelles
Qui s'inscrivent sur tous vos agendas,
Pour épuiser des déceptions nouvelles
N'écrivez pas, soldats, n'écrivez pas !

Vous avez cru marcher à la victoire,
Vous avez cru le triomphe acclamé.
Et nous comptions voir ces pages à gloire,
Sur les feuilles de nos « s » ceptiques ;
Mais, aujourd'hui, vos tristes nouvelles
Qui s'inscrivent sur tous vos agendas,
Pour épuiser des déceptions nouvelles
N'écrivez pas, soldats, n'écrivez pas !

Vous avez cru marcher à la victoire,
Vous avez cru le triomphe acclamé.
Et nous comptions voir ces pages à gloire,
Sur les feuilles de nos « s » ceptiques ;
Mais, aujourd'hui, vos tristes nouvelles
Qui s'inscrivent sur tous vos agendas,
Pour épuiser des déceptions nouvelles
N'écrivez pas, soldats, n'écrivez pas !

Vous avez cru marcher à la victoire,
Vous avez cru le triomphe acclamé.
Et nous comptions voir ces pages à gloire,
Sur les feuilles de nos « s » ceptiques ;
Mais, aujourd'hui, vos tristes nouvelles
Qui s'inscrivent sur tous vos agendas,
Pour épuiser des déceptions nouvelles
N'écrivez pas, soldats, n'écrivez pas !

Vous avez cru marcher à la victoire,
Vous avez cru le triomphe acclamé.
Et nous comptions voir ces pages à gloire,
Sur les feuilles de nos « s » ceptiques ;
Mais, aujourd'hui, vos tristes nouvelles
Qui s'inscrivent sur tous vos agendas,
Pour épuiser des déceptions nouvelles
N'écrivez pas, soldats, n'écrivez pas !

Vous avez cru marcher à la victoire,
Vous avez cru le triomphe acclamé.
Et nous comptions voir ces pages à gloire,
Sur les feuilles de nos « s » ceptiques ;
Mais, aujourd'hui, vos tristes nouvelles
Qui s'inscrivent sur tous vos agendas,
Pour épuiser des déceptions nouvelles
N'écrivez pas, soldats, n'écrivez pas !

Vous avez cru marcher à la victoire,
Vous avez cru le triomphe acclamé.
Et nous comptions voir ces pages à gloire,
Sur les feuilles de nos « s » ceptiques ;
Mais, aujourd'hui, vos tristes nouvelles
Qui s'inscrivent sur tous vos agendas,
Pour épuiser des déceptions nouvelles
N'écrivez pas, soldats, n'écrivez pas !

Vous avez cru marcher à la victoire,
Vous avez cru le triomphe acclamé.
Et nous comptions voir ces pages à gloire,
Sur les feuilles de nos « s » ceptiques ;
Mais, aujourd'hui, vos tristes nouvelles
Qui s'inscrivent sur tous vos agendas,
Pour épuiser des déceptions nouvelles
N'écrivez pas, soldats, n'écrivez pas !

P. ALBERT

